

raud ait songé à nous faire connaître le dénouement artificiel qu'Ibsen permit à je ne sais plus qu'elle actrice d'improviser pour cette pièce. Le grand mérite d'*Anna Karénine* est de ne pas ennuyer un instant les spectateurs. M. Guiraud connaît le métier dramatique, et on peut, sans risquer, je crois, de se tromper, lui prédire de brillants succès. Notre seul regret est qu'intitulant un drame *Anna Karénine* il ait si rarement songé qu'il pouvait collaborer avec Tolstoï.

Le drame de M. Edmond Guiraud est très bien mis en scène — on n'oubliera pas, de longtemps, le train qui passe, au dernier tableau — et il est très bien joué : M^{me} Andrée Mégard est excellente dans le rôle d'Anna Karénine, et M. Gémier rend avec force celui d'Alexis Karénine. Et il faut louer encore M^{mes} Gilberte Sergy, Madeleine Acézat, Jeanne Even, Renée Leduc ; MM. Séverin, Jarrier, Bouthors.

Voici une comédie fantaisiste, **les Bouffons**, de M. Miguel Zamacoïs. En d'agréables décors, passent des personnages que, nous semble-t-il, nous avons rencontrés jadis, et ils disent des vers, faciles et précieux, que, peut-être, nous avons déjà entendus. La frêle aventure imaginée par M. Miguel Zamacoïs n'est pas très originale, et la morale qu'on en peut déduire n'est pas d'une extrême nouveauté. Mais l'aventure est vivement contée, et M. Miguel Zamacoïs ne prétend point, sans doute, à la gloire du moraliste. M. Miguel Zamacoïs est certainement un auteur dramatique adroit : le prodige est que, de la très petite donnée qu'il a choisie, il ait pu tirer quatre actes qui ne soient pas languissants. Plusieurs scènes des *Bouffons* sont très ingénieusement conduites, et toute la comédie s'écoute sans aucun désagrément.

M^{me} Sarah Bernhardt est jeune, spirituelle, charmante, dans le rôle du Bouffon Jacasse ; M. Henry Krauss est un matamore parfait, et il ne faut pas oublier M^{lle} Greuze ni M. Maury.

MEMENTO. — Au Théâtre Réjane, reprise de la charmante comédie de Meilhac, *Ma cousine* : on sait avec quel art M^{me} Réjane en joue le principal rôle. — A la Porte-Saint-Martin, reprise du drame que Paul Maurice tira jadis de *Notre-Dame de Paris* : M. de Max joue magnifiquement Claude Frollo.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA : *Thamara*, opéra de MM. Louis Gallet et Bourgault-Ducoudray. — LES CONCERTS : Une symphonie de M. Cools ; *Hymne à Vénus*, p. M. Albéric Magnard ; *Symphonia domestica*, p. Richard Strauss. — Memento.

Donc, le docte et sagace Jean Marnold, recru d'une fatigue que jamais les lecteurs du *Mercur*e n'éprouvèrent en sa compagnie, m'in-

vestit de l'âpre gloire de l'intérimat. Soit. Provisoirement, je viendrai tenir à jour le compte-courant musical qu'il a su établir avec une autorité inégalable. Avec tous ceux qui l'ont lu, avec tous ceux qui me liront, j'espère que le prompt rétablissement de notre ami réduira au minimum ma condamnation aux plus aimables des travaux forcés.

Brunetière tenait pour une « prodigieuse et impertinente illusion de l'orgueil » la critique personnelle, la critique *J'aime ça, j'aime pas ça...* Hélas! je n'en puis faire d'autre. Après tout, l'auteur des *Essais sur la littérature contemporaine*, il est mort, il ne prêchera plus. Comme Remy de Gourmont, qui vient de démolir une fois de plus ces théories de rationaliste impénitent dans une étude étrangement sapide (*Antée*), je resterai fidèle au principe fécond de l'idéalisme subjectif : « le monde est une représentation », une représentation... à bénéfice.

Thamara fit son entrée à l'Opéra, il y a seize ans, dans des circonstances héroï-comiques. Le ténor de la chose, M. Vergnet, étant tombé gravement malade le jour de la générale, ne put se rendre au théâtre. Par fortune, l'excellent Engel se trouvait dans les coulisses : le directeur, se souvenant d'un sauvetage analogue accompli par ce musicien terre-neuve, lors des représentations bruxelloises du *Roi d'Ys*, le supplia de créer « à vue » le rôle de Nour-Eddin. Et, pendant que M. Gailhard, tapi dans le trou du souffleur, indiquait par gestes au sultan improvisé la mise en scène réglée et les « passages », Engel en habit noir, une partition à la main, s'étendait sur le sofa du harem et attaquait sans hésitation la scène du songe qu'il chanta avec un art consommé. Ce tour de force ne fut pas unique : Vergnet, se trouvant dans l'impossibilité d'assurer le service des exécutions suivantes, Engel dut apprendre et mettre en scène d'une façon complète — en deux jours — le rôle de Nour-Eddin, qu'il tint jusqu'à la fin de la carrière de *Thamara*.

D'ailleurs, dans la distribution inscrite au livret, le nom d'Engel ne figure pas : ironique paragraphe dont s'enrichit le Mémorial de l'Ingratitude humaine!

En seize ans, la jeune Thamara a pris quelques rides. Les opéras vieillissent vite en ce siècle qui fit une consommation prodigieuse de formules lyriques. Notre idéal d'art s'est transformé profondément, nous avons pulvérisé beaucoup d'idoles, mis bas pas mal de temples. Nos enfants construiront peut-être. Mais le librettiste est seul responsable de l'impression de gêne que nous ressentons devant cette esthétique datant de l'Exposition de 1889, cependant que la musique de Bourgault-Ducoudray garde, même sous des formes désuètes, une indiscutable verdure.

Une tranquille transposition du fait divers apocryphe de Judith a

fourni au père Gallet le fond de son sujet. Un Holopherne persan, nommé Nour-Eddin, assiège une Béthulie de Russie d'Asie. Prévoyant sans doute l'avenir commercial des puits de pétrole, il cerne Bakou et va s'en rendre maître, quand pénètre dans son camp la belle Thamara. Elle vient baiser la terre entre ses mains, mais elle cache en son sein un poignard d'entre les poignards. En la voyant, le sultan sent son cœur se dilater à la limite de la dilatation et il accueille joyeusement l'adolescente. Il lui propose de partager son divan et elle répond : « J'écoute et j'obéis. » Mais lorsqu'ils ont pris leur plaisir l'un de l'autre, le sultan s'endort et la jeune fille voit le monde noircir devant ses yeux parce qu'elle a trahi sa patrie. Elle tire alors le poignard d'entre les poignards et l'enfonce dans la poitrine du dormeur. Et sa vésicule biliaire ayant éclaté, il meurt aussitôt. Et voilà pour Nour-Eddin.

Mais, pour ce qui est de l'adolescente — or, gloire à elle ! — son cœur souffre à la limite de la souffrance et elle rentre à Bakou, indifférente aux louanges que lui chantent les prêtres et les soldats qu'elle vient de sauver. Et, pour rejoindre le sultan bien-aimé, elle tire encore une fois de son sein le poignard d'entre les poignards et le plonge dans sa poitrine. Et son cœur ayant éclaté, elle tombe morte. Et voilà pour Thamara.

Ce livret semble dû à la collaboration du docteur Mardrus et de Guibollard. C'est, d'ailleurs, un des plus sortables qu'ait confectionnés feu Louis Gallet, un très brave homme, directeur d'hôpital, je crois, sourd, j'en suis sûr, et qui sentait la pipe froide.

Sur ce piteux scénario qu'encombrent des chœurs interminables, des duos prévus de toute éternité et des jeux de scène lamentablement conventionnels, M. Bourgault-Ducoudray a réussi à écrire une partition énergique et personnelle, qui ne satisfait pas, certes, toutes nos manies d'oreille, mais qui témoigne d'une musicalité de premier ordre. Il y demeure surtout un élément de séduction qui nous touche profondément aujourd'hui : la poésie et la langueur orientales authentiques, l'atmosphère de Shéhérazade, le parfum d'ambre et de jasmin des contes persans. La sûreté et la sincérité documentaires de Bourgault-Ducoudray n'ont pas dû émouvoir outre mesure les spectateurs des premières auditions de *Thamara*. Depuis, nous nous sommes habitués à la sensualité barbare et somptueuse des Rimsky-Korsakow, des Balakirew et des Borodine ; *Thamara* peut lutter avec *Thamar* de grâce lascive et sauvage ; ce chœur des femmes du sultan, avec ses pulsations sourdes et monotones de la tonique et de la dominante soutenant l'étirement câlin d'une mélodie orientale toute alanguie de secondes augmentées, s'il était signé Glazounow, on verrait les debussystes s'agenouiller devant lui.

(Petite parenthèse : nous les aimons, ces nourrissons de Belaïeff,

nous applaudissons chez Chevillard leurs orientalismes moscovites, mais que nous les connaissons mal ! Au Conservatoire, où Marty dirige Rimsky en perfection, le programme confond, ingénu, l'inédit opéra *Sadko* et le *Sadko* symphonique révélé il y a trente ans par le bon vouloir tumultueux de Padeloup !)

Peut-être aurait-il fallu « pointer » le rôle de Tamara, écrit dans une tessiture incroyablement étendue ; M^{lle} Jane Hatto lui donne une fort belle allure. M. Affre chante mou, avec une jolie voix, et ne joue pas du tout.

Mise en scène pauvre et digne. Le dénûment de la tente royale tire les larmes des yeux : un seul meuble s'y rencontre, un divan informe et mal commode, rade couche de cénobite plutôt que lit voluptueux d'un maître de harem ! Tous les autres accessoires, mobilier, tentures, armes ou sièges, sont peints sur la toile du fond. Luxe et prodigalité des Orientaux, vous êtes bien surfaits !

§

Il serait malséant d'ennuyer avec trop d'abondance les lecteurs du *Mercury* dès mon premier article. On ne me verra point m'épancher en considérations prolixes sur l'impôt menaçant les pianos, ni sur la nomination du directeur de l'Opéra, ni sur les œuvres nouvelles, ou se croyant telles, exécutées par MM. Chevillard et Colonne.

Gustave Lyon ne vendrait pas un Pleyel de moins ; mais les pauvres diables qui achètent leur piano à tempérament trouveraient la pilule amère.

De la Trimourti Brahma-Messenger, Vishnou-Lagarde, Shiva-Broussan, que sortira-t-il ? Ce musicien consommé, ce mélomane exquis, ce politicien pistonné feront peut-être regretter le brave Gailhard, vaincu, comme Nour-Eddin, par une femme. Heureusement, Albert Carré reste à l'Opéra-Comique !

Parmi les « numéros » remarquables des récents programmes, citons :

1^o Une Symphonie correcte et plate que **Monsieur Cools** a louée sans restriction dans un canard musical (ce Monsieur Cools est l'auteur de la dite Symphonie), 2^o Un **Hymne à Vénus** d'Albéric Magnard, page austère, et noble, et puissante, et un peu rasoir par instants ; vous connaissez la manière de ce compositeur ennemi du frivole : « Concision du plan, sobriété de l'instrumentation volontairement classique, force concentrée, essor d'une pensée qui s'est mûrie par l'étude quotidienne des derniers quatuors de Beethoven, etc... » Samazeuilh a dit tout cela. 3^o La **Symphonie domestique** (ou mieux *familiale*) de Richard Strauss. M. Colonne conduit avec une fougue convaincue cette œuvre d'un mauvais goût puéril et robuste, toute congestionnée de musique, œuvre passionnante, œuvre cris-

pante de celui que le chroniqueur ostendais de *la Métropole* salue avec émotion comme « l'éminent compositeur de *Salomé* et de... la *Chauve-Souris!* »

Passionnant... crispant... Evidemment, on pourrait reprocher à ces épithètes de se battre; mais la faute en est à Strauss autant qu'à moi. Et puis, attendez (pas trop longtemps, je l'espère) que Marnold recommence ses belles études d'un objectivisme robuste et dru. Impulsif, ondoyant, laissez-moi, je vous le demande encore, laissez-moi me contredire, me rire de l'abstrait, comme M. Remy de Gourmont, voire comme son disciple évaltonné, Louis Thomas, de qui m'enchantait le subjectivisme un peu balochard. Aussi bien, le procès objectivisme-subjectivisme a été plaidé depuis longtemps : *Nec plus (sic) sub justice (sic) lis est*, comme s'exprime un érudit de *l'Assiette au beurre*, que le titre de sa gazette incite au latin de cuisine.

MEMENTO. — Au Concert-Colonne (direction intérimaire Pierné), on siffle des pièces canoniques de Déodat Ligneus jugées rétrogrades, puis une Marine de Ravel, pour des raisons contraires. Recul des canons, poissons trop avancés, merles juste-milieu!

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART ANCIEN

G. et L. Rosenthal : *Carpaccio* (Henri Laurens). — Marcel Raymond : *Michel-Ange* (Henri Laurens). — André Michel : *Histoire de l'Art*, tome II (Armand Colin). — Memento.

On connaît peu de chose de la vie de **Carpaccio**. Les auteurs du nouveau livre qui vient de paraître dans la collection des « Grands Artistes », s'aidant des travaux récents de MM. Georges Ludwig et Pompeo Molmenti, ont résumé ces quelques notions certaines. On trouve le nom de Vettor Carpaccio mentionné pour la première fois en 1472 dans un testament de son oncle, Frère Ilario, et comme la loi n'accordait le droit d'héritage qu'aux enfants âgés de 15 ans, on doit faire remonter sa naissance à l'année 1456 au moins. Un acte de 1486 nous apprend que l'artiste avait à payer aux procureurs de Saint-Marc le loyer d'une bottega; d'autres actes de 1527 montrent qu'à cette époque le peintre n'existait plus. C'est à peu près tout ce qu'ont livré jusqu'ici les archives en ce qui concerne la vie privée de Carpaccio. En tant qu'artiste il fut chargé, avec son maître Lazare Bastiani, d'évaluer un tableau de Giorgione; il collabora à la décoration du palais ducal et si son *Pape Alexandre III* fut détruit par l'incendie de 1577, il nous reste de lui d'assez nombreux travaux pour apprécier le peintre à sa valeur. La délicieuse *Vie de Sainte Ursule* de l'Académie de Venise, la *Vie de Saint Georges des Esclavons* y pourraient suffire.